

Baudelot et Establet (1992, 2007) ont montré que le sexe est le deuxième facteur de différenciation scolaire après l'origine sociale, mais que les écarts entre garçons et filles diminuent à mesure que l'origine sociale s'élève. L'école apparaît comme un lieu de socialisation sexuée paradoxal¹ : à la fois égalitaire et source de progrès social, elle participe également au maintien du système catégoriel asymétrique des sexes. À l'école, les élèves sont avant tout des filles et des garçons. Le contexte scolaire, avec son organisation, les interactions des élèves mais aussi des élèves avec les enseignants, représente un lieu de socialisation implicitement différenciateur selon le sexe.

Au début de la scolarité, le cadre scolaire et ses exigences sont plus favorables aux filles. Elles rencontrent moins de difficultés d'adaptation que les garçons. Les comportements féminins prescrits étant en adéquation avec les attentes de l'institution (obéissance, soumission, calme, conformisme, attention...), elles exercent correctement leur métier d'élève. Ces comportements facilitant la tâche des enseignants, les filles font l'objet de leur part d'un « préjugé favorable » qui est cependant limité aux aspects comportementalo-disciplinaires (Duru-Bellat, 1990 ; Zaidman, 1996). Ainsi, le fait que les filles ne posent pas problème – en tout cas dans le système de représentation des maîtres – les dessert en même temps. En effet, en partie à cause de cette facilité qu'elles ont à endosser le rôle de l'élève, elles deviennent moins visibles dans la classe et captent moins l'attention des enseignants qui de fait interagissent moins avec elles. Les garçons se heurtent, quant à eux, à une contradiction entre les caractéristiques masculines socialement reconnues (indépendance, comportements moteurs...) et les attentes scolaires. En fait, ce conflit entre les modèles du genre et le modèle scolaire se résout généralement par une attention particulière de la part des enseignants à l'égard des garçons vécus comme des élèves à fort potentiel qui se révéleront ultérieurement dans la scolarité. « L'école de la différence » vaut donc pour les deux sexes. Filles et garçons se confrontent à l'antagonisme entre les modèles sociaux désirables pour leur propre sexe et les modèles de l'élève. Cependant, selon leur sexe, les élèves ne rencontrent pas les mêmes difficultés aux mêmes moments du cursus scolaire.

Sans en être conscients, les enseignants mobilisent des schèmes stéréotypés sur les qualités scolaires respectives des filles et des garçons. Les recherches montrent qu'ils véhiculent des stéréotypes de sexe qui ont

1. Peut-être faussement paradoxal d'ailleurs, permettant un « compromis acceptable » entre les valeurs dominantes du non-sexisme officiel et la nécessité de maintenir en l'état la répartition du travail dans la vie professionnelle et familiale (Duru-Bellat, 1990).

des répercussions sur l'estime de soi des élèves (Jarlégan et Tazouti, 2007 ; Marry, 2003) et de fait sur leur expérience scolaire (Dafflon Nouvelle, 2006).

Dans l'espace scolaire, tant sur le plan physique que représentationnel, filles et garçons n'occupent donc pas la même place. Quantitativement et qualitativement, les interactions des enseignants avec leurs élèves, les évaluations qu'ils portent sur leurs comportements et leurs performances sont dépendantes du sexe des élèves. Même si la comparaison des performances scolaires des garçons et des filles est une question secondaire, souvent absente des discours officiels des administrateurs de l'éducation, le constat est unanime sur l'avance des filles (Caspard, 2007). En 2006, les filles réussissent mieux à tous les niveaux dans le système scolaire. Dans le premier degré, en 2005, si près de 14 % des garçons ont des difficultés à lire, elles ne sont qu'un peu plus de 8 % de filles dans ce cas. Les filles redoublent moins souvent que les garçons, quel que soit leur milieu social d'origine. Entre le cours préparatoire et la 6^e, les filles progressent davantage et ont de meilleurs résultats en français alors que les garçons progressent mieux en mathématiques, avec de meilleurs résultats. 70 % des filles et 59 % de garçons ont le baccalauréat. À la sortie du système éducatif, les femmes et les hommes ne sont pas titulaires des mêmes diplômes et les femmes sont plus diplômées. Les femmes sont plus souvent titulaires de diplômes généraux tandis que les hommes le sont plutôt de diplômes professionnels. 84 % des femmes et 80 % des hommes âgés de 20 à 24 ans ont un diplôme du second cycle de l'enseignement secondaire en 2006 (MEN-DEP, 2008).

Pour Auduc (2007), ces statistiques révèlent une réelle « fracture sexuée », qui lui apparaît plus importante que la fracture sociale pour certains indicateurs. Ces écarts diviseraient les établissements scolaires. De plus, l'encadrement préscolaire et scolaire des jeunes âgés de 2 et 18 ans est majoritairement assuré par des femmes ; les garçons ne trouvent donc pas assez, dans leur environnement scolaire, de professionnels masculins auxquels ils puissent s'identifier. Duru-Bellat (2005), quant à elle, relativise ces différences de réussite par son analyse des différences des itinéraires scolaires des garçons et des filles. Pour elle, l'ampleur des écarts de réussite entre les sexes est clairement moindre que celle qui oppose les enfants en fonction de leur milieu social.

Toute une série de travaux souligne donc la prédominance des filles dans la réussite et l'adaptation scolaire (Duru-Bellat, 1990 ; MEN-DEP, 2008 ; Zazzo, 1993), cependant l'attitude qu'elles expriment envers elles-mêmes est en contradiction avec leur statut scolaire. Les filles ont une tendance à la dévalorisation alors qu'elles ont souvent des résultats scolaires satisfaisants. Ce constat se vérifie aussi bien avec des collégien(ne)s « tout-venant » (Prohon et Lescarret, 1998) qu'avec des adolescent(e)s à haut potentiel intel-

lectuel (Courtinat, 2008 ; Courtinat et coll., 2009 ; Courtinat-Camps, 2009). Il ressort une valorisation culturelle de la masculinité transmise par la socialisation (familiale et scolaire) qui affecte fréquemment la confiance des filles. Les garçons ont, pour leur part, tendance à s'autosatisfaire davantage dans la mesure où le regard porté sur eux est souvent plus valorisant.

Une des hypothèses actuellement privilégiée est que la représentation que les filles et les garçons se font de leur identité psychosexuelle et sociale (véhiculée par les stéréotypes) contribuerait à expliquer une plus grande réussite scolaire chez les filles et une plus grande démobilitation chez les garçons. Les stéréotypes transmis aux adolescents et aux adolescentes et intégrés par eux au cours de la socialisation, entretiendraient des valeurs et encourageraient des attitudes et des comportements qui, de façon différente selon le sexe, entreraient en contradiction avec les exigences de l'institution scolaire. Les effets de ces stéréotypes seraient présents chez les garçons tout au long de leurs études. Les filles éprouveraient moins de difficultés à l'école, mais leurs acquis scolaires ne se transformeraient pas toujours en acquis sociaux lorsqu'elles atteignent l'âge adulte (Bouchard et Saint-Amant, 1996). Le fait de rompre avec les « stéréotypes sexués » ou de s'affranchir des rôles sexués peut avoir des effets sur la performance scolaire des élèves (Chevet, 2006). Le parcours scolaire est donc orienté par l'adoption des rôles de sexe, filles et garçons construisent tout au long de leur scolarité un rapport au savoir différent, que ce soit dans une filière générale (Prêteur et coll., 2004) ou professionnelle (de Léonardis et coll., 2006).

